

Polémologie : phénoménologie d'un triste savoir

Jacques Jaffelin

Été 83 (L'anthropologie en liberté)

Volume 7, numéro 2, 1983

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/006130ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Jaffelin, J. (1983). Polémologie : phénoménologie d'un triste savoir. *Anthropologie et Sociétés*, 7 (2), 23–28.

POLÉMOLOGIE : phénoménologie d'un triste savoir*



Jacques Jaffelin
Département d'anthropologie
Université Laval

Nous ne disposons d'aucun modèle combinatoire — et nous n'avons aucun moyen d'en construire un — qui peut nous permettre de penser l'échange complexe dans ses déterminations. Je mets à part, évidemment, le modèle leibnizien composé de monades « sans portes ni fenêtres » qui suppose l'existence d'un dieu maître de toutes les interférences monadologiques. L'échange le plus simple que nous pouvons imaginer se lit sur un graphe triangulaire — échange à deux par un tiers — un tiers exclu pour permettre l'accord, l'échange, pour réussir le dialogue. Ce tiers exclu, premier et dernier principe de la philosophie et de la mathématique à son aurore, est celui-là même qui, dans « le banquet », prend la place de l'un ou de l'autre personnage, chacun le devenant à son tour pour les deux autres. Il est le « daimon » de Socrate qui vient perturber la puissante idéalité du nombre et de la diagonale, au moment même où celle-ci invente, pour vingt-cinq siècles, et ce n'est pas fini, le seul lieu de l'accord.

◆ Le tiers-exclu, violence fondamentale, originelle du savoir occidental, est en fait un tiers à exclure pour réaliser toute relation. Ce tiers à exclure est donc toujours nécessaire dans l'acte d'échange ; le tiers-exclu est toujours nécessairement inclus. Sans tiers à exclure, aucun accord n'est possible. Tout accord, à deux pour commencer, ne peut réussir que par le fait d'agréer ensemble à l'exclusion d'un tiers. Sans tiers à exclure, c'est le meurtre. Non pas la guerre. Car la guerre n'est qu'un discours. La guerre n'existe pas. Non pas la guerre, mais le meurtre, individuel ou collectif. La guerre est impensable comme objet ou plutôt, cet objet philosophique par excellence qu'est le conflit, n'est pensable que lorsque le philosophe lui-même se pose en tiers, entre les partenaires, instituant de ce fait le conflit comme objet, pour supprimer le meurtre. Du moins le pense-t-il. Le conflit est le discours même du philosophe en ce qu'il veut rester ou devenir le maître de sa résolution après l'avoir objectivé par son discours. Car tenir le discours du conflit, de la guerre, conçus comme meurtre, comme déraison, c'est précisément vouloir raisonner cette déraison en instituant un ordre sur le désordre. Le discours sur la guerre fonde donc un accord entre les partenaires en ce qu'ils reconnaissent ensemble qu'il y a un objet extérieur à eux, un accord, qui est exactement le contraire de ce dont il parle. L'objet philosophique (ou scientifique, pour faire plus moderne) guerre n'est en fait qu'une ruse destinée à éviter le meurtre et non pour le penser car le meurtre est impensable. Le meurtre n'est pas un objet, qu'il soit individuel ou collectif : le meurtre est originel. Je reviendrai là-dessus.

◆ La polémologie, encore un discours, encore une nourriture qui ne grise que de vent, qui envire mais pas de vin, un apéritif sans alcool. Encore un tiers, encore un philosophe qui se pose en maître des relations et des échanges. Là où il n'y a que meurtre différé d'un côté et de l'autre, le polémologue y voit, veut y voir, veut qu'on y voit, une logique, un

* Texte écrit en décembre 1981.

jeu, une sorte de structure de rivalité. Mais la rivalité n'est qu'un spectacle, une parade, une parodie, un théâtre ; elle n'est qu'une apparence, un phénomène. De loi d'équilibre point. Des écarts, des différences partout.

◆ La guerre telle que la voit le militaire, telle qu'on nous la présente dans les jeux, très en vogue, de stratégie pour militaires désœuvrés ou sociologues vaniteux, la guerre comme jeu, comme ensemble de règles, comme stratégie ou comme tactique, n'existe pas, n'existe nulle part, et n'a jamais existé. Il n'y a que meurtre sur tous les champs de bataille et la bataille n'est livrée que pour être gagnée. De guerre mondiale, il n'y en eut point. De volonté d'en finir, « de solution finale », d'anéantissement, oui. La guerre d'aujourd'hui (il vaudrait mieux dire, encore une fois, le meurtre collectif), comme celle d'hier, ne commencera qu'avec celui qui aura décidé d'en finir et qui sera sûr de vaincre, évidemment ; même Clausewitz le savait. Il y a au moins deux camps qui se préparent à cette éventualité. Les autres n'ont pas les moyens. Or, aucun des camps, maintenant, ne peut être sûr de ne pas être emporté en même temps qu'une éventuelle victoire. À ce point, victoire et défaite se rejoignent. Aujourd'hui comme jamais, la guerre comme stratégie n'aura pas lieu. Il s'agit toujours de gagner par l'anéantissement. Il n'existe nulle part un lieu d'appréhension d'une quelconque combinatoire stratégique.

◆ On pouvait encore avoir l'illusion stratégique au temps de Clausewitz et jusqu'à Hiroshima, parler de jeu de rapport de forces, de possibilité de se refaire, de manœuvres (autant de choses encore aujourd'hui dont on maintient l'illusion pour nous faire croire que rien n'a changé). On pouvait encore dire « nous avons perdu une bataille mais pas la guerre » — il y a d'ailleurs dans cette formule la définition exacte et l'aveu que la guerre n'est jamais finie ; celle-ci peut marquer des temps d'arrêt, des reculs, mais le but reste l'anéantissement. La stratégie n'est qu'un autre nom pour meurtre final, la tactique qu'une ruse pour y parvenir. Mais aujourd'hui, plus de ruse possible. On ne ruse plus avec les nombres, les quantités de T.N.T., de missiles ; personne ne peut plus être volé sur le change. Le premier qui joue a perdu, le deuxième aussi. On ne joue pas à un jeu auquel on ne peut jouer qu'une seule fois.

◆ Banaliser la guerre à travers la recherche d'une théorie appelée polémologie, c'est-à-dire d'une logique du meurtre collectif, n'est encore qu'une ruse de la raison dans un monde où la ruse n'est plus de mise et où seuls le nombre et la quantité l'emportent. Ruse grossière du philosophe militarisé, encore lui — militaire, il l'est depuis le début : gloire à Socrate courageux au combat — qui entend demeurer maître des apparences. Suprême cabotinage destiné à nous faire croire à une phénoménologie de la guerre, à une dialectique, à une logique du meurtre déguisé en combat guerrier, et pourquoi pas, en sa noblesse. Nul n'a jamais engagé le combat sans être sûr de le gagner. Telle est la seule loi à laquelle obéissent tous les guerriers. Et pourquoi, serez-vous tentés de me dire, il y en a qui perdent au combat tandis que d'autres gagnent en dépit de toute logique. Certes ! mais rarement la ruse l'emporte sur la force, et dans le meilleur des cas ce n'est que provisoire. C'est pourtant sur la base de cette rareté que nos stratèges — lesquels, bien sûr, ne participent jamais au combat — ont bâti la fiction de la lutte, du théâtre de l'opposition. Mais il n'y a qu'au théâtre et au spectacle que l'on voit les morts se relever, qu'au spectacle politique qu'on voit aujourd'hui des pacifistes. On n'est pacifiste que lorsque la guerre est trop risquée, ou lorsqu'on est sûr de la perdre, ou qu'on espère tirer les marrons après la bataille, profiter de la guerre des autres. La guerre n'est pourtant pas un sport — bien que celui-ci ressemble de plus en plus à celle-là. On n'y va guère plus que pour gagner. Et pas seulement aux « jeux » olympiques — la guerre n'est que crime, rien d'autre. Et tout discours sur la guerre n'est qu'une pauvre tentative de banaliser le crime collectif en le parant de la vertu dialectique du philosophe.

◆ La polémologie n'existe pas et personne n'en fait. Ce n'est qu'un terme pompeux qui tente de définir un objet illusoire. Polemos n'est pas un objet. Il est impossible de penser la guerre d'une manière globale. Nous ne pouvons la « voir » que d'un seul côté, le nôtre, et les autres, du leur. La guerre, aujourd'hui encore plus qu'hier, est impensable comme

objet. Personne ne pense LA stratégie. Tout le monde¹ chacun de son côté, chaque État, chaque politique la pense pour soi, pour vaincre. Toutes les monades portes et fenêtres closes. D'ailleurs, aujourd'hui, que pourrait-on dire d'un objet qui ne peut plus être utilisé qu'une fois. À moins qu'on veuille nous faire croire le contraire, il n'existe pas plus ici qu'ailleurs de Sirius d'où l'on pourrait observer, influencer ou déplacer les pions. Illusion pure et pure phénoménologie d'un triste savoir.

◆ La stratégie et la guerre font deux si l'on entend par guerre cette série de meurtres collectifs. La stratégie est un jeu, un théâtre. Elle est l'origine même de la philosophie. Là, il est toujours dit: ce qui ne se passe pas ne se passe pas. Le théâtre n'est pas représentation; il est toujours un meurtre différé, conjuré. On tue au théâtre parce qu'on ne tue pas. Évidemment. De même, il n'y a stratégie que parce que la guerre n'existe pas. Il n'y a de jeu de forces, d'oppositions, de dialectique et de tout ce qu'on voudra que parce qu'en fait il n'y a rien de tout ça.

◆ Contrairement à la formule connue, la « guerre » n'est pas la continuation de la politique. La stratégie, comme spectacle de la guerre est bien, par contre, la continuation de la politique par les mêmes moyens: les moyens de l'apparence. Car c'est justement les moyens qui font toute la différence et qui font de ceux employés par la guerre la fin du politique. Le politique est et ne peut être que théâtre; il se doit toujours de faire semblant de comprendre le collectif. Il doit même croire à cette prétention. Si le collectif ne fonctionne que par le réseau complexe des échanges, le politique, lui, en donnant en spectacle une formule unique, réduite du collectif, se pose comme son explication. Le politique est le spectacle de l'échange; la guerre est l'interruption de l'échange. À la guerre on n'échange plus rien. Si dans les arts martiaux — spectacle du combat guerrier — les coups peuvent être échangés c'est parce qu'ils ne sont pas, parce qu'ils ne doivent pas être mortels. Mais les flèches, les balles, les bombes, les missiles ne s'échangent pas: ils tuent. Ils suppriment toute possibilité d'échange par l'élimination des échangeurs. Or, la stratégie, comme spectacle, nous incite à croire à la guerre comme continuation de l'échange symbolique (cette expression n'est bien entendu qu'un pléonasma, le réseau collectif humain ne s'alimente que de symboles) alors qu'elle en est la négation. Là, le symbolique cède la place au diabolique. Le « daimon » de Socrate, de Descartes, de Maxwell, le « daimon » de la philosophie et de la science sépare, tranche, coupe, exclut, distingue, maîtrise. Il est, dès le début, violence et meurtre, depuis vingt-cinq siècles. Mais le symbole fait semblant, c'est là son génie. Et la guerre — mais encore une fois, plutôt le meurtre collectif — commence à la fin du spectacle, du prétendu, du ceci-est-autre-chose, de l'équivalent. La guerre commence lorsque le jeu cesse, lorsque la règle est transgressée. Lorsque le jeu, la comédie, sont pris au sérieux par des imbéciles qui s'imaginent qu'il y a quelque chose de plus sérieux, de plus vrai et qui serait caché derrière — puisqu'ils le disent. C'est alors que la comédie cesse d'être divine.

◆ Qui ne voit pas que l'histoire de l'humanité, et singulièrement de l'humanité dite occidentale, n'est que l'histoire de ses meurtres collectifs que, pudiquement, nous appelons guerres comme pour se voiler la face, honteusement? Que l'on cite une seule période de l'histoire où la guerre ne se trouve pas au centre de tout, y compris de l'art, ce repos du guerrier. La formule de Clausewitz « la guerre n'est que la continuation de la politique par d'autres moyens » doit, pour être fidèle à la réalité, être exactement inversée. La politique n'est que la continuation de la guerre par d'autres moyens. La cité humaine n'est là que pour laisser reposer ses armes, les entreposer, en attendant. L'économie

1. « Il est vrai que, dans les revues militaires soviétiques, des articles ont traité de la stratégie et des tactiques de guerre nucléaire. Les chefs militaires soviétiques disent que s'ils sont attaqués avec des armes nucléaires, ils meneront et gagneront une guerre nucléaire. En quoi ils ne semblent pas se distinguer des généraux d'autres pays. Les stratèges américains se livrent constamment à des jeux de guerre nucléaire, sur le papier ou avec ordinateur, qu'ils finissent toujours par gagner. » Arthur Macy Cox, ancien fonctionnaire de la C.I.A. et du State Department in « *Le Débat* », revue mensuelle, numéro 12, mai 1981, Gallimard, Paris, p. 24. La polémologie est ici exactement illustrée. Elle ne peut, pour les raisons que j'ai évoquées précédemment, dépasser le stade du jeu, du faire-semblant, des fausses alertes, des simulations, où chacun dans son coin finit par gagner.

même, comme phénomène de l'échange et de la reproduction des échanges, est, elle aussi, une continuation de la guerre par d'autres moyens — et encore une fois, ce sont ces différences de moyens qui font toute la différence. Qui ne voit le sang couler à travers le filigrane des billets de banque? Et la science? Ne me dites pas qu'il y a une bonne science ou une science mal employée ou détournée-au-profit-des-profiteurs-bla-bla. La science, dès le début, est violence. Guerre à la violence, au désaccord, à l'opinion. Tel est son cri primal. La science est le détournement de la guerre au profit d'une violence nouvelle: la maîtrise de l'homme, sa réduction. La maîtrise de la nature n'a jamais été qu'un moyen.

◆ Il est temps, aujourd'hui, que nous prenions l'apparence au sérieux. « Le monde de l'apparence est le seul vrai ». Il faut, il doit rester le seul vrai sous peine de mort. L'autre, le soi-disant caché, n'est qu'un mensonge de plus. Le néant, la fin. Pour continuer à vivre ensemble — la chose la plus hautement improbable en même temps que la plus mystérieuse — nous n'avons d'autres choix que de détourner le meurtre au profit de son spectacle. Que l'on nous donne encore le spectacle de la guerre pour différer le meurtre. Que l'on se donne encore du symbolique pour conjurer le diabolique. De l'équivalence, de la parabole, de la métaphore, de la métonymie, de l'art, du mensonge pour ne pas mourir de la vérité.

◆ On ne dira jamais assez combien l'inflation monétaire actuelle est dangereuse. Elle risque d'aboutir à la perte de confiance en l'unique vrai symbole dont notre société dispose pour maintenir l'échange social, pour continuer à jouer: l'argent. Comme il reste aujourd'hui le seul équivalent général — l'équivalent informationnel n'est pas encore prêt — toute perte de confiance en lui signifierait l'anéantissement du tissu social. Lorsqu'on ne croit plus en la valeur des pions, le jeu cesse pour céder la place au meurtre. Le jeu, l'échange — ces deux mots signifient d'ailleurs la même réalité —, la société, ne sont possibles que par la circulation de l'équivalent. La fin de la circulation est la fin de la valeur; la fin de la valeur est la fin de l'échange, et la fin de l'échange le retour de la relation primitive, fondamentale: sacrifice, manducation. Là où toute la part est à la fois maudite et sacrée.

◆ Au commencement il y a le meurtre. Mais la société ne commence, ne peut commencer que par son détournement. Le génie du social c'est l'invention du sacrifice, du sacré. Et le sacré est précisément la présence symbolique, la mémoire — ou, autrement dit, la valeur — de ce qu'il faut désormais éviter. Le sacré est cette ruse nécessaire sans laquelle la société est impossible. Le meurtre d'Abraham ne peut être détourné que par la croyance, la croyance en ce dieu-là, inauguré pour la circonstance. De même, les dieux grecs étaient beaucoup plus féroces, plus transgressifs, plus incestueux que les Grecs eux-mêmes. C'est, là aussi, la tragédie grecque. Le spectacle, le symbole, l'échange nous retiennent. Retenez-moi ou je fais un malheur.

◆ Le meurtrier c'est celui qui prend la tragédie au sérieux, ce fou qui veut vivre réellement ce théâtre de sang parce qu'il n'a pas compris la nécessité de la ruse spectaculaire. C'est celui qui désire la transparence, la pureté, la fin de l'apparence, de la séduction, de l'impur, de l'art. Ce fou qui refuse la schize fondamentale pour n'en retenir qu'une de ses deux composantes. Celui qui veut séparer le bon grain de l'ivraie, le mal du bien, les dieux des diables. Socrate, Jésus, Descartes, Hegel, Marx, Lénine, Hitler, etc., sont de ces fous-là. Heureusement, peu — relativement, à chaque moment, à l'ensemble de la société — les ont suivis au moment où ils vivaient. Et après leur mort, leur sacrifice, ils devinrent sacrés, seulement spectaculaires. Pour qu'il garde sa valeur le saint doit être rare. Le saint, ce fou nécessaire, doit être sanctifié, rendu sacré le plus tôt possible car il représente exactement ce qu'il ne faut pas faire: prendre Dieu au sérieux, prendre les choses au sérieux, prendre la vérité au sérieux. Il faut que le jeu, l'écart, la distance, l'échange se maintiennent pour que la vie sociale continue. Ceux qui ne le comprennent pas meurent sacrifiés, se sacrifient eux-mêmes ou sacrifient les autres. La guerre ou, encore une fois, le meurtre collectif est cette hystérie générale où le symbole est pris au sérieux; le drapeau, la patrie, le discours, la politique, la science, et où il n'y a plus

d'équivalent général nécessaire à la circulation. Où la circulation ne se fait plus que dans un seul sens — fin de l'échange et du tissu social car, alors, toutes ses fibres sont orientées dans la même direction — parce que le sens est détenu par un seul. La société est cette combinatoire qui oscille en permanence entre ces deux formes de la circulation. Sans équivalent général — ce qui vaut également pour tous —, sans référence unitaire, pas de tissu social mais, sans échange — il s'agit donc de bien distinguer entre circulation et échange; l'échange produit un tissu, la circulation produit des fibres —, sans jeu de cette référence, plus de tissu social.

◆ Exemple: lorsque l'échange social « fonctionne », le politique n'est pas pris au sérieux car le sens multiple est préféré à l'unitaire. Au contraire, lorsque l'échange est interrompu ou meurt, on massacre pour une idée. Le collectif ne se tisse que dans le jeu de l'échange de quelque chose — une chose peut être un objet dont on a une certaine idée ou une idée tout court; on n'échange jamais seulement des objets mais avant tout l'idée qu'ils signifient — qui équivaut à tous et qui constitue l'algèbre combinatoire indéfinie du Nous qui ne devient un « je » que dans les moments de sa perte. Ce je-là s'érige alors en seul sujet et il est toujours un dieu despote. Il devient nécessairement Mars et entraîne chacun dans sa volonté. Cette perte devient la part maudite d'un seul et la combinatoire cesse au profit d'une relation unique, primitive, unilatérale, d'un langage sans réponse possible. Le meurtre peut commencer impunément. Le meurtre collectif ou individuel est donc la fin de l'échange. Et l'échange est le meurtre différé, nié mais non pas aboli. Il est alors représenté pour éviter sa présence.

◆ Si nous ne savons pas, si nous ne saurons jamais ce qu'est ce Nous et comment il se constitue, comment la Vie ensemble devient possible, nous pouvons par ailleurs avoir une idée de sa perte et de son dérèglement. Moment funeste, historique, qui donne même l'illusion qu'il y a Histoire considérée comme expression de la volonté de ce Nous ou à tout le moins quête de cette volonté. Or ce Nous mythique, ce Graal du savoir absolu, nous ne pouvons le concevoir, nous ne connaissons aucun de ses attributs, aucune de ses facultés. Nous ne pouvons dire qu'il a une pensée, une intelligence, une volonté, des désirs que si nous pensons ce Nous comme un Je, comme une extension purement arithmétique du je individuel, comme un Léviathan. Or ce soi-disant Nous n'existe pas. Il n'a ni désir, ni appétit, ni volonté. Rien! Vouloir accorder à ce Nous les attributs de l'individu c'est ne rien comprendre au collectif. Nous ne savons rien de lui et nous ne pouvons rien en savoir tout simplement parce que ce Nous n'existe que dans la tête des philosophes. Personne ne peut s'extraire du collectif pour le penser comme un objet, et encore moins comme un sujet; sujet de l'Histoire et histoire de ce Sujet.

◆ Rousseau disait que nul n'a jamais su comment se formait un consensus unanime parmi des individus séparés. Ceux qui prétendent le contraire, ceux qui veulent nous faire croire qu'ils le savent font partie de ce qu'on appelle, dans les milieux autorisés, le pouvoir. Tarte à la crème du vaudeville sociologique. En fait, le pouvoir n'est qu'un mensonge nécessaire lorsqu'il permet le jeu de l'échange; autrement il n'est rien, qu'un concours impuissant de forces aveugles.

◆ Le tissu social se fait et se défait, il est perpétuellement en équilibre instable. Le jeu de l'échange est en permanence en instance de rupture, de transgression. Aucune dialectique, aucune stratégie, nous le savons tous, n'a jamais pu ni su prévoir son devenir. Je soupçonne nos stratèges modernes et nos polémologues de pressentir dans leur objet illusoire une possibilité d'orienter ce Nous qu'ils imaginent. Ainsi se bercent-ils d'illusions, ainsi nous bercent-ils d'illusions. La seule chose que je me demande, finalement, c'est s'il faut vraiment reconnaître le caractère illusoire de l'illusion. Devons-nous en assumer la nécessaire nature? ou bien faut-il continuer à faire semblant d'y croire, pour vivre?

◆ Rompre à jamais sur toute stratégie! Est-ce possible? Pluralisme et polymorphisme, syrrhèmes plutôt que systèmes comme le demande Michel Serres; fragmenter l'espace et déconcentrer les énergies; répudier l'Un, l'univers, l'universel? La polémologie n'est pas une anti-stratégie puisqu'il n'y a aucun objet définissable qui répondrait au nom de

guerre. Aucun lieu, aucun extérieur, aucun Sirius d'où on pourrait le saisir. Quand bien même, qu'en ferions-nous ? La polémologie ne peut même qu'hâter le retour de Mars au même titre que toute philosophie de l'Histoire construit un moteur destiné à la produire. La polémologie, il faut s'en rendre compte, issue de la théorie des jeux de stratégie dans les cercles militaires¹ n'est qu'une fausse ruse d'enfants gâtés — les pauvres ont leur sous-sol rempli de jouets dont ils ne peuvent pas se servir — qui ne jouent plus qu'à jouer. Mais ce jeu repose sur le principe des guerres passées où les choses, finalement, n'étaient jamais définitives, alors qu'ils préparent la dernière où tout disparaîtra. Car au moins 85% de notre savoir, de notre technique sont orientés vers la destruction.

◆ La polémologie est donc en retard. Elle joue encore aux guerres du passé ; guerres en dentelles, guerres révolutionnaires, guerres civiles, guerres mondiales, guerres de l'empire. Elle pense qu'il y avait là-dessous comme une loi qui se tramait et qu'il faudrait saisir — d'ailleurs, quand bien même il y en aurait une, et ça serait bien le pire qui pourrait nous arriver, je me demande ce que nous pourrions en faire ; on ne peut rien contre la gravitation —, un invariant dont il faudrait extraire le discours. Elle part donc du présupposé inavoué que la guerre partielle est encore possible et donc, finalement, souhaitable. Elle souhaite donc la prochaine guerre partielle. Mais qu'est-ce à dire en vérité sinon la destruction de l'ennemi mais pas la mienne, encore une fois, partout et toujours. Meurtre, pas autre chose. On a beau avoir recours, pour préserver le jeu, la stratégie, à la bombe N.. TROP TARD ! La bombe H était là, avant. On ne se battra jamais plus au glaive. Rosalie la baïonnette, fini les pioupious, fini les héros.

◆ Faut-il espérer un instant de conscience historique et collective, comme disent les idéologues et les faiseurs de systèmes, un sursaut unanime qui décréterait la mort à cet instinct de mort ? Comment ne pas l'espérer ? Mais comment ne pas le fuir lorsqu'on sait de quoi sont faits les rares moments d'unanimité ? Retour du savoir absolu, de l'identité, retour à Hegel ? Non ! Plutôt à Leibniz. Plutôt l'éclatement, la dispersion, le pluralisme, la différence. Plutôt des fragments, des brisures, des écarts. Mais comment ? puisque le collectif ne pense pas, puisqu'il n'a ni sentiment, ni volonté de vivre, ni désir d'aucune sorte. Le collectif n'est pas à notre image. Cogitamus, volumus. Illusion. Plutôt Léviathan brute épaisse. L'homme est un animal sans espèce.²

2. La théorie de l'information, la monadologie de Leibniz, la relativité générale, Leibniz, Spinoza, G. Bataille, R. Cailloix, M. Serres, Nietzsche, Platon, Canguilhem, Foucault, Derrida, Dumézil, Toynbee, Montaigne, Machiavel, etc., la liste serait longue de ceux qui, des théories et des auteurs, ont inspiré cette courte réflexion que j'approfondirai peut-être un jour.